HAL open science

Aller-retour - Ritournelle

Yann Calbérac

To cite this version:

Yann Calbérac. Aller-retour - Ritournelle. Yann Calbérac; Olivier Lazzarotti; Jacques Lévy; Michel Lussault. Carte d'identités. L'espace au singulier, Editions Hermann, pp.347-357, 2019, Colloque de Cerisy, 9791037001535. hal-02151756

HAL Id: hal-02151756

https://hal.science/hal-02151756v1

Submitted on 27 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Aller-retour – ritournelle

Yann Calbérac
Université de Reims Champagne-Ardenne
CRIMEL
yann.calberac@ens-lyon.org

Que reste-t-il de nos amours ?
Que reste-t-il de ces beaux jours ?
Une photo, vieille photo
De ma jeunesse.
Que reste-t-il des billets doux
Des mois d'avril, des rendez-vous ?
Un souvenir qui me poursuit
Sans cesse.
Charles Trenet, « Que reste-t-il de nos amours ? »

« Oh le beau jour encore que ça aura été, encore un ! » (Samuel Beckett)

Sagement alignées sous un platane centenaire qui masque une imposante façade de pierre sombre, debout ou assises sur des bancs (voire à même le sol), trente-six personnes sourient et prennent la pose. C'est la photographie *officielle* du colloque de Cerisy dont ce volume se fait l'écho, celle que les participants ont emportée avec eux comme un souvenir de la semaine passée, celle qui a été depuis consciencieusement versée aux archives pour documenter la mémoire du lieu et de ses activités ; et celle qui finira peut-être un jour sur les murs du château, si ce colloque est amené à faire date. La postérité jugera. Ce cliché obéit à l'immuable tradition des colloques de Cerisy et emprunte autant aux codes de la photo de famille qu'à ceux de la photo de classe : sur les visages des participants se retrouve en effet ce mélange si spécifiquement cerisyen du sérieux et de la convivialité qui règnent dans ces murs. Paradoxalement, alors même que cette photo est destinée à documenter l'histoire de l'institution – la mention « © Archives Pontigny-Cerisy » inscrite dans le coin inférieur droit l'atteste et fait aussitôt de Cerisy un « haut-lieu » (Debarbieux 2003) des sciences humaines et sociales francophones – il est impossible de la dater précisément : aucun élément ne peut servir de repère chronologique fiable, et le noir et blanc lui donne d'emblée un aspect suranné. Au mieux pourra-t-on dire que l'été fut frais et arrosé, si l'on en juge par l'épaisseur des vêtements comme de l'herbe. La photographie documente alors la série : le respect strict du modèle témoigne non seulement de la régularité des colloques de Cerisy mais aussi de l'intangibilité de leur déroulement. Dès lors, ce cliché n'est exceptionnel que pour ceux qui y figurent et qui le considèrent comme un souvenir de *leur* colloque, ou pour ceux qui font de ce colloque un cas singulier : l'événement naît alors de la série, la différence surgit de la répétition (Deleuze 1968). L'enjeu de cette photo – et donc de cette conclusion - est de cerner ce qui fait, dans la série, la singularité du colloque *Carte d'identité, l'espace au singulier* ; en un mot de distinguer « ce que nous voyons [pour retenir] ce qui nous regarde » (Didi-Huberman 1992). Et cette conclusion n'est à son tour rien d'autre qu'un regard particulier – le mien – sur cet événement que mon regard rend singulier.

Bien des années plus tard, sans doute que les participants, devant cette photo, « vieille photo de [leur] jeunesse » chercheront à retrouver l'année, les circonstances, les noms des participants ; mais surtout, ils s'étonneront d'être là, sous ces traits. Comme l'explique Roland Barthes (un

familier de Cerisy immortalisé dans la bibliothèque) dans *La chambre claire*, l'essence de la photographie réside dans ce « ça-a-été » que seule la photographie permet de saisir : « Il y a double position conjointe : de réalité et de passé » poursuit l'auteur. Et celui-ci de s'étonner à son tour quand il découvre un cliché de lui dont il ignorait l'existence (Barthes 1975). C'est cette double position – la réalité et le passé – que cette conclusion entend parcourir. D'une part, elle entend restituer d'une manière singulière ce qui s'est dit, les avancées auxquelles le colloque est parvenu, et ce qui a été collectivement construit lors de cette semaine (c'est-à-dire la *réalité*). Ce texte invite donc à une lecture transversale des articles rassemblés ici qui participent tous de cette même ambition de restitution d'un moment singulier. En effet, les avancées d'un colloque ne sont pas toujours inscrites dans les seules communications discutées (bien souvent écrites *avant* la manifestation) : elles se mesurent aussi dans l'efficacité d'un dispositif, la richesse des échanges ou encore l'ampleur des débats soulevés *pendant* le colloque… D'autre part, cette conclusion envisage aussi ce colloque comme *passé* (et donc révolu), un événement qui *aura eu* lieu et dont on pourra mesurer le succès à l'aune de ce qu'il *aura produit* aussi bien chez les participants qu'au sein de la communauté qui le recevra. Plus que le « ça-a-été » du colloque, il faut donc évoquer son *ça-aura-été*, ce futur antérieur dont Roland Barthes fait le cœur du mystère de la photographie (Barthes 1980, 148-51), même s'il est encore bien trop tôt pour mesurer la réception de ce colloque au sein de la communauté scientifique. C'est cette polarité – *ça-a-été* / *ça-aura-été* – qui servira à structurer ce texte.

1. Habiter Cerisy

Dans un premier temps, il faut donc restituer cette réalité passée, expliciter ce que nous avons fait à Cerisy. Là encore, le même écueil nous guette : faut-il mettre l'accent sur la série (*un* colloque de Cerisy) ou sur l'événement (*notre* Cerisy) ? Autrement dit, faut-il définir ce colloque par ce qui permet de l'identifier à un modèle, ou au contraire mettre en évidence ses spécificités ?

Aborder ce colloque sous l'angle de la répétition[1] permet d'évoquer – et c'est sans doute une bonne entrée en matière pour évoquer Cerisy – les traditions qui règnent dans ces murs, et ce ne serait peut-être pas original si l'on en juge par l'abondance des témoignages qui insistent sur l'importance du rituel comme producteur d'un cadre si singulier : le lieu commun est sans doute un levier particulièrement fécond pour cerner « l'esprit du lieu » (Lévy et Lussault 2000). Alors poursuivons l'exploration des traditions auxquelles doit se soumettre tout participant à un colloque de Cerisy, et dont la photographie, déjà évoquée, fait partie. Celle-ci est la deuxième et elle intervient généralement au milieu du séjour : après le déjeuner, le café est écourté et les participants délaissent la terrasse sud pour gagner la façade nord où le photographe les attend sous le platane. Le premier rituel a lieu quant à lui le soir de l'arrivée après l'installation dans les chambres et après le premier dîner, dans les greniers du château, et marque le coup d'envoi du colloque : c'est la veillée d'accueil. Autour d'un calvados, les organisateurs rappellent les principaux enjeux de la réunion et les participants se présentent successivement. La troisième tradition intervient à la fin du séjour, lors du dernier dîner : « l'omelette norvégienne préparée par la cuisinière en chef pour on ne sait plus quel motif, mais qu'on perpétue dans le respect de ces rites sans lesquels Cerisy ne serait plus Cerisy… » (Allemand 2017). Sylvain Allemand, le secrétaire général de l'association des amis de Cerisy qui écrit ces lignes, décrit à merveille ces traditions auxquelles il faudrait en ajouter beaucoup d'autres, comme la cloche qui rythme les repas et les séances de travail, la confiture à l'orange et aux courgettes du petit-déjeuner… On pourrait aussi décrire l'atmosphère générale des

[1] La répétition semble intériorisée par les participants : pour se présenter, chacun précise spontanément le nombre de colloques auquel il a déjà participé à Cerisy. On distingue alors les habitués, ceux qui connaissent les lieux, les habitudes et les bonnes chambres ; et ceux qui y viennent pour la première fois, intimidés par le château et l'atmosphère qui y règne.

colloques de Cerisy : elle réside en grande partie dans la teneur singulière des débats, la qualité des interventions, la longueur des discussions qui permet l'approfondissement et l'élaboration. En résumant ainsi la semaine écoulée, le risque est grand de tomber dans l'illusion, celle dénoncée par Bruno Latour (Latour 2005) à savoir que les scientifiques croient aux représentations qu'ils se font de leur propre activité. Pour observer précisément la science en train de se faire, il faudrait plutôt documenter précisément ce qui a été mis en œuvre durant cette semaine par les uns et les autres. La liste est un exercice périlleux pour celui qui voudrait la dresser exhaustivement et qui s'exposerait alors à des problèmes méthodologiques complexes, qui font parfaitement écho aux questions qui ont été débattues : comment articuler les pratiques individuelles singulières à la régularité de celles d'un groupe ?

Entre l'illusion que les chercheurs se font de leur travail et la difficulté à dresser des listes aussi précises que possible, il existe une voie médiane, le principe de symétrie (Latour 2005) : appliquer au groupe que nous avons été les méthodes et les démarches que les chercheurs en sciences de l'espace mobilisent habituellement. La manière la plus exacte (mais aussi la plus efficace) de définir ce que nous avons fait une semaine durant, est peut-être d'affirmer que *nous avons habité Cerisy*, reprenant ainsi l'un des concepts majeurs que nous avons travaillés au cours de la semaine. Qu'est-ce que cela signifie alors d'*habiter Cerisy* ? Il ne s'agit bien sûr pas seulement d'*occuper* l'espace, même si nous avons mis à profit toutes les commodités mises à notre disposition. Nos travaux nous ont en effet entraînés dans la laiterie (où se tenait la majorité de nos séances de travail), mais aussi dans la bibliothèque, dans l'étable, dans le rez-de-douve (en langage cerisyen : les caves), mais aussi dans le réfectoire, ou dans le parc, *etc.* Mais chacun de ces lieux a été investi comme le font des participants aux colloques de Cerisy, et notre habiter n'a sans doute été guère différent. S'agirait-il d'une préoccupation de chercheurs désireux d'investiguer la dimension spatiale du social, mais les communications – tout comme les discussions – sont souvent parties du lieu singulier qu'est Cerisy, de son histoire, et de ce qu'il permet, pour étudier les singularités spatiales : la spécificité cerisyenne servait alors d'emblème des singularités spatiales dans leur ensemble. Bien sûr, cela s'explique en grande partie par l'accueil exceptionnel mis en œuvre par le Centre Culturel International de Cerisy, mais il repose surtout sur ce que ce lieu est : un espace collectif pour penser. Cerisy entre alors dans la catégorie des *lieux de savoir*, selon la définition qu'en propose Christian Jacob (Jacob 2014) : les savoirs sont des constructions sociales dont la production, la circulation et la réception sont inscrites dans des lieux. Christian Jacob insiste sur l'importance des communautés dans la construction collective de tels lieux (Jacob 2007), et qu'est-ce qu'une communauté, sinon un groupe qui s'est approprié un espace commun et qui l'habite dans un temps commun ? Ou, pour reprendre les termes de Boris Beaude (Beaude 2012), faire communauté c'est mobiliser des ressources à la fois de synchronisation (la capacité à se doter d'un temps commun) et de synchorisation (construire un espace commun). Renversons l'hypothèse : c'est le lieu qui produit la communauté, et la cloche – qui sonne la fin des séances de travail et que l'on entend dans tout le domaine – est sans doute la technologie la plus efficace de synchronisation et de synchorisation apte à construire une telle communauté.

Habiter Cerisy comme nous l'avons fait, c'est aussi pleinement tirer profit du lieu et de ses possibilités pour mener à leur terme nos questionnements. L'un d'eux occupait une importance privilégiée, aussi bien en raison de son acuité scientifique que des préoccupations individuelles de chacun des organisateurs (par exemple : Lussault 2017; Lazzarotti 2017; Lévy et Sartoretti 2018) : quelle place donner, pour étudier les singularités spatiales, aux langages artistiques, certes non-scientifiques mais tout aussi efficaces qu'eux pour produire des savoirs sur l'espace ? Et surtout comment les articuler aux discours scientifiques ? Cet enjeu (faire une place aux langages non-scientifiques[2]) trouvait naturellement une méthode efficace : le déplacement. Comment permettre

[2] Le colloque a ainsi été l'occasion d'inviter à débattre un infographiste (Jaime Serra), une chorégraphe et enseignante-chercheure en danse (Mélanie Perrier), un écrivain (Philippe Vasset), mais aussi d'organiser une

à ces différents langages – scientifiques et artistiques – de s'exprimer, de s'éclairer mutuellement (sans chercher à s'opposer) voire de les hybrider, sinon en leur attribuant des places singulières ? Le colloque a ainsi permis de saisir des pratiques spatiales différentes selon les lieux que nous avons occupés au gré du programme : nos manières d'interagir, de se regarder, de se tenir, de s'adresser les uns aux autres n'étaient pas les mêmes en fonction des activités. La nature des interactions variait selon que le groupe discutait une communication dans la laiterie, ou participait à un atelier dans l'étable ou dans les caves. C'est dans une pratique différenciée des lieux (en prenant donc pleinement conscience des diversités des formes d'habiter) que nous avons trouvé des réponses à nos questions.

Une autre manière d'habiter Cerisy, de comprendre ce qui s'y est fait, c'est d'envisager comment cette communauté de vie et de travail que ce lieu a fait tenir une semaine durant, s'est prolongée ensuite, selon des spatialités différentes, inscrites dans d'autres lieux, selon des intensités variables. La réussite d'un colloque se mesure alors autant aux résultats qu'il a produits qu'à la stabilité du collectif ainsi créé, même une fois que le groupe se sera dispersé. En effet, un colloque n'est fait que de ce que chacun apporte, partage, met en discussion, élabore et remporte avec lui. Si la dynamique est collective, elle ne se fait qu'en agrégeant des singularités[3], dont la diversité constitue les meilleurs auspices. Incontestablement ce colloque aura permis des avancées : chacune des interventions a apporté une contribution significative à l'élucidation de problèmes théoriques, mais leur mise en résonnance a également permis des avancées importantes, même si les questions qu'elles ont réglées n'était pas inscrites à l'ordre du jour[4]. On glisse alors imperceptiblement vers le futur antérieur, le moment d'envisager les avancées du colloque, qui sont *déjà là* dans son déroulement.

2. Revenir à Cerisy

Il faut maintenant explorer ce que le colloque *aura produit* aussi bien chez chacun des participants que pour la communauté scientifique dans son ensemble. Et deux obstacles se dressent. Le premier tient à la temporalité : il est encore impossible de mesurer les retombées du colloque, non seulement parce qu'il n'aura sans doute pas encore produit tous ses effets chez les participants (le travail intellectuel s'inscrit dans la durée), mais aussi parce que, au moment où j'écris ces lignes, le volume des actes n'est pas encore paru : sans lui, la communauté n'a pas encore pris connaissance de ce qui s'est dit. Le deuxième obstacle tient à la difficulté à généraliser un point de vue personnel : l'intérêt qu'on tire d'un colloque tient avant tout à la singularité de ses objets et de la capacité à mettre en dialogue ses questionnements. Là encore, pour lever ces obstacles, une solution médiane serait de n'interroger que la singularité, en l'occurrence la mienne. A défaut d'analyser

---

exposition des œuvres de Jaime Serra ou des ateliers. L'un, mené par Mélanie Perrier, a eu pour ambition de mettre les corps à l'épreuve de l'espace par la danse, alors que l'autre, mené par Michel Lussault, Laurence Vet et moi, a eu pour ambition de réfléchir à la place que pourrait occuper le théâtre comme un dispositif méthodologique expérimental pour les sciences sociales.

[3] Pour ce faire, le colloque a tiré profit de la composition, à la fois très homogène du groupe (le point commun était un intérêt partagé pour une manière particulière de questionner l'espace, celle permise par le tournant actoriel), mais aussi très hétérogène : des scientifiques et des artistes, des géographes et des spécialistes d'autres disciplines, et surtout des chercheurs de toutes les générations.

[4] Deux exemples sont particulièrement frappants. Tout d'abord la mise en procès, au fil des communications et des débats, de l'échelle : alors même que l'on s'accorde à penser que l'échelle est, avec la métrique et la substance, l'un des trois attributs de l'espace, son usage semble aujourd'hui plus problématique, ce qui laisse du grain à moudre pour de prochains colloques. Mais aussi une mise en cause du découpage entre l'espace et les spatialités : ces dernières semblent avoir pris le dessus, au détriment de l'espace. Dans ces deux exemples, la logique est la même : les catégories sont un préalable et une condition de possibilité de l'analyse, mais les progrès remettent en cause ces catégorisations initiales.

comment le groupe a mis à profit le colloque, je n'évoquerai que ce que j'ai traversé durant cette semaine. Et à défaut d'avoir des capacités de préscience, je pourrais m'appuyer sur les effets qu'un colloque de Cerisy précédent aura produits. Ces deux aspects sont intriqués et renvoient intimement à mon itinéraire intellectuel et à mon état d'esprit quand je suis venu à Cerisy. En 2017, j'en étais à mon deuxième Cerisy ; mais cette fois j'étais l'un des organisateurs. Un an auparavant Olivier Lazzarotti, Jacques Lévy et Michel Lussault m'avaient proposé de rejoindre leur groupe de travail. Et si j'ai accepté sans hésiter, c'est parce que j'avais en tête un précédent colloque :celui de 1999, « Logique de l'espace, esprit des lieux » (Lévy et Lussault 2000).

En 1999, j'avais 19 ans, j'étais encore en classes préparatoires et la géographie qui me passionnait à cette époque me semble bien datée aujourd'hui : géographie régionale, géographie thématique, et un tropisme physique certain pour le commentaire de cartes. La coupe était déjà pleine depuis de longues années, mais je ne le savais pas encore (Knafou 1986). Et c'est donc à partir de la rentrée 2001, à mon entrée à l'École normale supérieure de Lyon et à mon inscription en Licence de géographie (l'actuelle Licence 3) à l'Université Lumière Lyon 2 que je découvre une géographie plus riche, plus complexe et plus intéressante que celle à laquelle j'ai été formée. Si l'enseignement délivré en prépa apporte certes le *raisonnement* géographique, il ne permet pas de se repérer dans les courants, les écoles et les débats. L'enseignement dispensé à l'ENS y remédie : les enseignants organisent en 2001/02 et en 2002/03 un cycle de conférences durant lesquelles de grands noms de la discipline viennent mettre en perspective leur pensée avec leur itinéraire professionnel. C'est donc par les géographes viants, de toutes ls générations, que je découvre la géographie. En amont de la conférence, nos enseignants nous conseillent des lectures. C'est pour préparer la conférence de février 2002 donnée par Michel Lussault que je découvre *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy* (Lévy et Lussault 2000) et que j'apprends par la même occasion l'existence de Cerisy et de ce qu'on y fait. L'ouvrage est dense, ardu ; je suspecte, le contexte m'échappe, la culture me manque. L'article de Michel Lussault – « Action ! » (Lussault 2000) – m'est parfaitement incompréhensible. Pire, il convoque des disciplines (comme la sociologie) dont j'ignore tout. J'ai beau persévérer, je suis bien en peine de résumer l'article. Quelle n'est pas ma surprise quand j'entends la conférence : le propos est limpide, la démonstration brillante. J'en sors enthousiaste : la géographie était une discipline capable de théoriser. L'année suivante, Jacques Lévy est invité à son tour ; c'est à cette occasion que je lis *Le tournant géographique* (Lévy 1999). Là encore, je ne saisis pas toutes les implications et l'ampleur du projet, mais je suis séduit par la rigueur de la démonstration et l'intelligence du propos. La conférence confirme mon intuition. Peu de temps après cette conférence paraît le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault 2003) que j'achète quelques semaines avant de soutenir ma maîtrise (l'actuel Master 1). L'agrégation vient confirmer mon goût pour cette discipline ; le concours a bénéficié d'un renouvellement en profondeur de ses attendus quelques années auparavant. Il fait désormais la part belle à l'histoire et à l'épistémologie de la géographie. Ces questions me passionnent : j'acquiers une culture historique qui me permet de replacer dans leur contexte les auteurs et les courants de la géographie. Je découvre d'où vient la géographie, ses débats, ses dynamiques, et je me mesure encore davantage l'innovation qu'a permis ce que je commence à comprendre : le tournant actoriel. Une fois l'agrégation en poche, je me dirige vers une thèse en histoire et en épistémologie de la géographie (Calbérac 2010), et je vois comme un clin d'œil que les deux articles fondamentaux qui me permettent de poser les bases de ma recherche sont écrits par la même auteure, Anne Volvey, et que l'un est publié dans *Géographie à Cerisy* et l'autre dans le *Dictionnaire* (Volvey 2000, 2003).

Pourquoi ce long détour autobiographique ? Pour expliquer ce que le colloque de 1999 aura produit : il a contribué à renouveler en profondeur la géographie, à une nouvelle génération d'éclore, mais il aura surtout produit le géographe que je suis devenu. J'appartiens à une génération qui a été marquée par ce projet intellectuel, ambitieux à la fois pour la géographie et pour les sciences sociales dans leur ensemble. A part Jacques Lévy et Michel Lussault, aucun des

participants du colloque de 1999 n'est présent dix-huit ans plus tard. Et pourtant, nous étions sans doute nombreux, parmi les plus jeunes, à savoir ce que nous devions à ce colloque[5]. Cette évidence s'est imposée d'emblée quand les organisateurs ont expliqué dans leur propos introductif la nécessité qu'ils ont eu de revenir à Cerisy. Michel Lussault parcourt cette histoire récente, depuis les origines du premier colloque jusqu'à la préparation du deuxième. C'est à une double tâche de construction que se sont consacrés Jacques Lévy et Michel Lussault : d'une part celle d'un appareil théorique fondé sur le binôme espace et spatialité et sur la géographie définie comme l'étude de la dimension spatiale du social ; d'autre part celle d'un collectif capable d'alimenter le projet et de lui donner corps. Cerisy a joué un rôle décisif non seulement dans la visibilité de ces propositions mais surtout dans la capacité à créer du commun : le *Dictionnaire* (dont l'idée est née à Cerisy) est capable de structurer une communauté par le partage d'un même lexique. Jacques Lévy à son tour envisage les questionnements qui ont été réglés depuis 1999, et les questions qui sont apparues : la singularité et l'habiter en font partie. Surtout il souligne la nécessité de revenir à Cerisy pour clore un premier chapitre, et en ouvrir un deuxième. Olivier Lazzarotti quant à lui, bien qu'absent en 1999, explique l'intérêt que l'on peut trouver dans les collectifs ; il insiste alors sur la nécessaire transmission. Un collectif ne peut se maintenir que s'il intègre des nouveaux membres capables de pérenniser le projet et de l'enrichir. Revenir à Cerisy, avec des géographes de toutes les générations, c'est une manière de pleinement jouer la carte de la transmission : un collectif se maintient s'il prend également conscience de ce qu'il est et de ce qui constitue sa singularité, c'est-à-dire des questionnements et des réponses qu'il peut apporter. C'est à cet endroit que j'interviens : pour remettre en perspective l'évolution de la géographie par rapport à cette géographie issue du tournant actoriel, mais surtout pour insister sur ses dynamiques singulières de production des savoirs spatiaux. J'avais moi aussi l'impression de revenir à Cerisy.

Revenir permet de mesurer le temps qui est passé et ce qu'il a permis de faire, de rassembler ses troupes, de poursuivre le dialogue avec ceux qui reviennent mais aussi d'accueillir les nouveaux venus. Revenir est à la fois le moyen de mesurer le chemin parcouru et de trouver l'inspiration et l'énergie pour repartir. Gilles Deleuze utilise un joli mot pour désigner cette relation singulière au temps, qui implique de se déterritorialiser pour mieux se reterritorialiser : la ritournelle (Deleuze et Guattari 1980). Alors que reste-t-il de nos débats, sinon cette ritournelle ?

Bibliographie

Allemand, Sylvain. 2017. « Un colloque cerisyen sur l'aménagement du territoire, mode d'emploi ». In *Aménagement du territoire : Changement de temps, changement d'espace*, édité par Armand Frémont et Édith Heurgon, 15-18. Caen : Presses universitaires de Caen.
Barthes, Roland. 1975. *Roland Barthes*. Paris : Seuil.
———. 1980. *La chambre claire. Note sur la photographie*. Paris : Cahiers du cinéma, Gallimard, Le Seuil.
Beaude, Boris. 2012. *Internet, changer l'espace, changer la société. Les logiques contemporaines de synchorisation*. Limoges : FYP éditions.
Calbérac, Yann. 2010. « Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX° siècle ». Université Lumière Lyon 2.
Debarbieux, Bernard. 2003. « Haut lieu ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, édité par Jacques Lévy et Michel Lussault, 1034 p. Paris : Belin.
Deleuze, Gilles. 1968. *Différence et répétition* Paris : Presses universitaires de France.
Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. 1980. *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie* 2. Paris : Éditions

[5] La photo des organisateurs du colloque de 1999 – Patrick Garcia, Hervé Le Bras, Jacques Lévy et Michel Lussault – est affiché sur l'un des murs du château, en haut de l'escalier.

de Minuit.
Didi-Huberman, Georges. 1992. *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*. Paris : Éditions de Minuit.
Jacob, Christian, éd. 2007. *Les lieux de savoir. Tome 1 : Espaces et communautés*. Paris : Albin Michel.
———. 2014. *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?* Marseille : OpenEdition Press.
Knafou, Rémy. 1986. « La coupe est pleine... [La géographie (option) à l'épreuve du concours d'entrée à l'École normale supérieure de Fontenay-St-Cloud] ». *L'Espace géographique* 15 (1): 28-29.
Latour, Bruno. 2005. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte.
Lazzarotti, Olivier. 2017. *Une place sur Terre ? Franz Schubert, de l'homme mort à l'habitant libre*. H Diffusion.
Lévy, Jacques. 1999. *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le Monde*. Paris : Belin.
Lévy, Jacques, et Michel Lussault, éd. 2000. *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin.
———, éd. 2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin.
Lévy, Jacques, et Irène Sartoretti. 2018. « Arts, sciences. Le temps de l'hybridation ». *EspacesTemps.net*. https://www.espacestemps.net/articles/arts-sciences-le-temps-de-lhybridation/
Lussault, Michel. 2000. « Actions ! » In *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, édité par Jacques Lévy et Michel Lussault. Vol. 351 p. Paris : Belin.
———. 2017. *Constellation.s*. Arles : Actes sud.
Volvey, Anne. 2000. « L'espace vu du corps ». In *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, édité par Jacques Lévy et Michel Lussault. Vol. 351 p. Paris : Belin.
———. 2003. « Terrain ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, édité par Jacques Lévy et Michel Lussault, 1034 p. Paris : Belin.